

BI Feiyu

*Don Quichotte
sur le Yangtsé*

Traduit du chinois
par Myriam Kryger



*Éditions
Philippe Picquier*

Ouvrage publié sous la direction de
CHEN FENG

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

L'Opéra de la lune
Trois sœurs
La Plaine
Les Triades de Shanghai
Les Aveugles

Titre original : *Subei shaonian tianjigede*

- © 2013, Bi Feiyu
- © 2016, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
- © 2018, Editions Philippe Picquier
pour l'édition de poche

Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

En couverture : © Gavin Hellier/robertharding/Corbis

Mise en page : M.-C. Raguin, www.adlitteram-corrections.fr

ISBN : 978-2-8097-1321-3

ISSN : 1251-6007

PROLOGUE

Je suis né dans le village des Yang, où mes parents étaient instituteurs. En 1969, lorsqu'ils furent mutés au village de Luwang, je découvris une vérité particulièrement déplaisante pour un enfant de cinq ans. Nous n'étions pas originaires du village des Yang et n'avions rien à voir avec ce lieu ; ceux que j'appelais grand-père, grand-mère, oncle, tante ne l'avaient jamais été. Tout était faux. En soi, ce n'était pas un drame de déménager pour Luwang, mais l'enfant que j'étais se sentit brutalement déraciné.

Nous avons vécu à Luwang jusqu'en 1975. Tout allait plutôt bien, mais mes parents furent de nouveau mutés et nous partîmes nous installer au bourg de Zhongbao. En soi, ce n'était pas non plus un drame de déménager pour Zhongbao, mais le jeune garçon de onze ans que j'étais allait vivre un nouveau déracinement et tous ceux qu'il connaissait disparaîtraient sans laisser de traces.

Je fus néanmoins un peu plus chanceux que ma sœur cadette, un peu moins ballotté qu'elle, qui avait aussi vécu au village de Dongfanghong. Ma sœur cadette fut un peu plus chanceuse que ma sœur aînée, qui avait vécu auparavant à Fengyucun.

A Luwang, j'appris une autre chose très importante : je n'avais rien à voir non plus avec les paysans parmi lesquels nous vivions, mon « immatriculation¹ » étant « nationale ». Un voisin un peu plus âgé que moi me révéla ce secret. Il en tenait pour preuve notre carnet d'alimentation. « Immatriculation », « nationale », je ne comprenais pas grand-chose à ces mots compliqués, mais j'eus le sentiment d'être un déserteur, une sorte de traître. La « Nation » était un lieu inaccessible, je venais de nulle part. J'étais déjà un jeune homme lorsque j'appris la véritable signification d'une « immatriculation nationale ».

Les enfants savent qu'il ne faut pas questionner leurs parents sur ce qu'ils taisent. Je ne cherchais pas à comprendre et j'évitais de les interroger, mais je sentais que nous avions atterri ici pour une raison peu glorieuse...

Ma jeunesse fut une longue dérive. J'ai toujours su que je venais de loin et que mon avenir se déroulerait au loin. « Ici » est le seul endroit auquel je n'ai jamais appartenu.

En 1979, nous avons quitté Zhongbao pour le chef-lieu du district de Xinghua. A quinze ans, je me retrouvais une fois encore déraciné. Cette

fois-ci, la perspective de ce nouveau déménagement pour un endroit éloigné m'avait pourtant réjoui. Ce fut une grande déception. A Xinghua, nous nous sommes retrouvés dans le dénuement le plus total. Nous n'avions absolument rien, pas même une minuscule mansarde. Nous fûmes contraints d'habiter à l'hôtel du Peuple. Les clients nous lançaient des regards méfiants chaque fois qu'ils passaient devant notre porte. Moi aussi, je devenais méfiant. Pourquoi ma vie était-elle en lambeaux ? En arrivant à Xinghua, mon père avait pourtant dit : « Nous voici de retour au pays. »

Tout était provisoire et tout était instable. Nous logions au numéro 201-203. Sur chaque couverture et chaque oreiller était écrit en caractères rouge vif *Hôtel du Peuple*. A l'heure des repas, nous traversions la grande rue, un bol à la main, pour aller à la cantine. Depuis ce jour, je hais les hôtels.

Me voici de retour, tel un étranger dans la maison de mes parents. Lorsque j'ai lu pour la première fois ce vers d' Ai Qing², j'en ai été bouleversé ; j'avais l'impression d'en être l'auteur. Il n'y a pas de bon ou mauvais poème, il y a ceux qui parlent ou non de vous.

Je devins un adolescent triste et mélancolique. Je repensais au village des Yang, à Luwang, à Zhongbao, à tous ces endroits où j'avais vécu. Je me disais que je devais bien venir de quelque part, avoir un pays natal, mais que le destin l'avait

déchiqueté puis en avait dispersé les morceaux en différents endroits. Je contemplais au loin tous ces fragments éparpillés. Je parlais peu. A quinze, j' ai vieilli d' un seul coup.

Comment cela est-il arrivé ? Tout fut décidé avant ma naissance.

Début 1957. Ma mère est enceinte de ma sœur aînée, mon père est étiqueté « droitiste³ », notion intéressante qui mérite qu' on s' y arrête. Droitiste signifie « méchant ». Et les gentils ? Ils sont « gauchistes », bien sûr. Notre politique est depuis toujours une politique d' alignement : on se tient bien rangé à gauche ou à droite. Au centre, il y a une vaste région entièrement vide ; pas âme qui vive, pas la moindre habitation. De quoi rendre malade un promoteur immobilier. Un si beau et si vaste terrain, complètement à l' abandon.

C' est donc ainsi que je naquis droitiste en 1964. Peu importe que ce fût au village des Zhang, des Wang, des Li ou des Zhao, tous ces endroits, je les éprouverai, je les verrai, je les entendrai, mais je ne ferai que les effleurer, sans jamais y appartenir. Dans tous ces lieux, je ne ferai que passer.

Je me suis contenté de cette situation. Pourquoi ne pas s' en satisfaire ? Finalement, quel meilleur début dans la vie ? Quel meilleur entraînement ? Du village au bourg, du bourg au chef-lieu, du chef-lieu à la ville. Le parcours fut méthodique, la répétition parfaite.

Qui est responsable de ce bel itinéraire ? Qui dois-je remercier ? Cette question me hante. Personne n'est à remercier. Ou peut-être mes parents. Leurs malheurs et leurs humiliations ont élargi l'univers de leurs enfants. Mais je n'oserai jamais le leur dire. Ce serait leur manquer de respect, ce serait presque les insulter.

« C'est le destin », voilà la seule chose que je puisse dire ; c'est à la fois une défaite et une fierté.

En réalité je ne suis ni abattu ni fier ; je suis serein.

C'était mon destin, voilà tout.

I

SE VÊTIR, SE NOURRIR, SE LOGER, SE DÉPLACER

Tout a été dit sur la pauvreté des années 1960 et 1970. J'ai connu cette pauvreté et n'en ai curieusement pas souffert. J'aurais même pu supporter une pauvreté encore plus grande.

Comment ai-je pu accepter l'état d'indigence dans lequel j'ai passé mon enfance et mon adolescence ? Je suis tout simplement né en ce temps, en ce lieu, et je croyais que la vie était comme ça, voilà tout. Qu'elle ne se résumât pas au souci de se nourrir ou de se vêtir était inconcevable. Nous ne pouvions appréhender le sens de l'existence en dehors de ces préoccupations. Et penser à autre chose était dangereux.

Lors d'une séance de cinéma en plein air, j'avais assisté à la projection d'*Une époque radieuse*⁴. Toute l'assemblée avait applaudi avec ferveur lorsque le héros du film, Xiao Changchun, dans une scène restée célèbre, détruit rageusement un mur sur lequel *riche* est écrit en gros. C'est

ainsi que j'ai découvert ce mot abject, cet idéogramme hideux aux nombreux traits, avec en son milieu le dessin d'une bouche avide surplombant un champ et abritée sous un toit. Tout comme il fallait « éliminer les paysans riches », il fallait « éliminer le mot richesse ».

Si cette époque revenait, je crois que je n'y survivrais pas. Et pourtant cette vie-là, cette manière de se nourrir, de se vêtir, de se loger et de se déplacer n'est pas si lointaine. C'était il y a un peu plus de trente ans.

MODES ET TENDANCES

Rapiécages

Diplômée d'une école normale, ma mère était la plus grande intellectuelle à cent kilomètres à la ronde. Les intellectuels ont leurs petites manies ; pour ma mère, elles se focalisaient sur les habits. Peu importait qu'elle portât des vêtements usés et rapiécés, il était indispensable que deux plis impeccables marquent son pantalon. Il en allait de même pour son chemisier. Elle admirait Zhou Enlai et répétait souvent : « Quelle prestance, ce Zhou Enlai ! » Je ne comprenais pas ce que voulait dire « prestance ». Je me plongeai dans *Le Quotidien du Peuple* pour chercher la réponse. Je

ne savais pas lire mais je finis par deviner. Toutes les photos de Zhou Enlai avaient un point commun : les plis impeccables de son pantalon.

La « prestance », cela n'avait rien de mystérieux, c'était juste une histoire de plis du pantalon. Une année, lors des vacances d'hiver, tous les professeurs du district s'étaient réunis à la ville pour une formation. Ma mère m'avait emmené avec elle. Voyant un professeur portant un pantalon aux deux plis impeccables, je m'écriai : « Quelle prestance ! » Tout le monde se retourna et me dévisagea d'un air surpris. Cette remarque me rendit célèbre et me valut un beignet. Apparemment, c'était bien de dire à quelqu'un qu'il avait de la prestance.

Elle avait ses petits ennuis, ma mère. Elle portait souvent des pantalons rapiécés aux genoux, ce qui était très embêtant pour avoir des plis bien droits.

Un célèbre tableau de l'époque, dont j'ai oublié le titre, représentait Mao, jeune et mince, devant l'entrée d'une grotte à Yan'an⁵, en train de compter sur ses doigts. Deux choses me frappaient dans cette peinture. Que Mao compte sur ses doigts comme les enfants et qu'il porte comme nous des pantalons rapiécés aux genoux.

Nous adorions nos pantalons rapiécés puisque le Grand Timonier avait les mêmes.

Les genoux rapiécés de ma mère ne décourageaient pas son enthousiasme pour les plis bien droits. A chaque grande occasion, elle remplissait d'eau chaude une tasse en émail et s'en servait

comme fer à repasser. Si le résultat n'était pas satisfaisant, elle pliait son pantalon et s'asseyait dessus un long moment. Un jour, un photographe passa au village. Il proposait des portraits ou des photos en pied. Ma mère opta pour le format en pied, dont le résultat suscita l'admiration générale. Photographiée exactement dans le même décor et la même pose que les autres, comment était-il possible qu'elle parût si belle et si altière ? Eh bien, tout simplement parce qu'elle se tenait droite comme un I dans un pantalon repassé aux plis impeccables. Rien à voir avec les autres aux genoux rapiécés, flottants et tout avachis. Si les pantalons de Mao avaient été semblables, il serait resté un simple paysan. Mais avec ses pièces aux genoux repassées épousant parfaitement le pli du pantalon, il était forcément un grand leader révolutionnaire.

Ma mère était une intellectuelle mais elle s'entendait plutôt bien avec les paysans. Un jour que des voisines cancaniaient à la maison, l'une d'entre elles lança, en désignant une autre femme du groupe et son fils : « Et puis celle-là, son gosse, t'as vu un peu les pièces de son pantalon comme elles sont mal fichues ! »

Ma mère et moi tournâmes immédiatement notre regard vers l'enfant, pour nous rendre compte que les réparations de son pantalon étaient bel et bien navrantes. Ce n'est pas rien, les pièces d'un pantalon ; c'est le reflet des compétences

d'une maîtresse de maison. La pièce est-elle découpée bien droit ? A-t-elle été repassée ? La couture est-elle régulière ? Sa couleur est-elle en harmonie avec celle du pantalon ? Ce n'est pas facile de faire une belle réparation. Ma mère savait chanter et danser à merveille, mais elle ne savait pas tenir une aiguille. Elle jeta un coup d'œil à mes vêtements et se sentit remplie de honte. Les pièces de mes habits posaient problème, les coutures n'étaient pas régulières. Elle prit une paire de ciseaux et les arracha toutes. Mes habits sous le bras, elle se rendit chez la femme du comptable de la brigade de production. Celle que l'on appelait « madame la comptable » avait une machine à coudre et était très habile de ses mains. Avec ses grands ciseaux, elle redécoupa régulièrement toutes les pièces de mes vêtements usés, les remit bien en place et les recousit minutieusement à la machine.

Nous étions pauvres, mais ma mère s'est acharnée pour que nous restions propres et que les réparations de nos habits soient bien faites. Nous n'avons jamais eu l'air débraillés. Je lui en suis très reconnaissant. Mon père disait que le plus important pour un homme, c'est d'être respecté. Ma mère disait que le plus important pour un homme, c'est de rester digne. Je crois que la décence inspire le respect. Je ne sais pas si nous étions respectés, mais je sais que nous sommes restés dignes.

Il y a deux ou trois ans, mon fils, qui était alors au collège, est revenu un jour à la maison en se plaignant que nous étions pauvres. Il s'était sûrement passé quelque chose qui l'avait contrarié. Je l'ai repris vertement en lui expliquant que la dignité n'avait rien à voir avec la pauvreté ou la richesse. Mais il a persisté à penser que le mieux était d'être à la fois riche et respecté.

Maillots de bain

Je ne me souviens pas à quel âge j'ai su nager. Mes parents ne le savent pas non plus, ils ne se sont jamais posé la question. Que les enfants de la campagne frétilent dans les rivières était la chose la plus naturelle du monde. On ne se souciait pas de savoir comment ils y arrivaient. Je me rappelle en revanche parfaitement lorsque j'accompagnais mon fils à ses cours de natation – le maître nageur à ses côtés, moi si inquiet, n'osant m'éloigner d'un seul pas du bassin.

Comment les enfants de la campagne apprennent à nager reste un mystère. En fait, ils n'apprennent pas, ils s'agitent dans l'eau et d'un seul coup, ils savent. C'est un petit miracle du corps. Ils se révèlent à l'eau et se mettent soudain à flotter. Le corps a peut-être conservé une « mémoire de l'eau » héritée de nos lointains ancêtres aquatiques.

Nous ne portions jamais de maillots de bain. Il aurait été absurde d'enfiler un bout de tissu alors que nous nous promenions fesses à l'air sur la rive.

Alors qui donc a bien pu avoir cette idée ? Qui de nous fut à l'origine de cette formidable trouvaille ? Qui pensa à nouer les angles de deux petits triangles de tissu rouge⁶ ? Qui pour la première fois confectionna un maillot de bain avec nos foulards de pionniers ? Cette invention de génie se répandit comme une traînée de poudre ; le « slip foulard rouge » faisait fureur. C'était le look qu'il fallait avoir absolument. En fin de journée, tous les enfants du village se métamorphosaient en petits singes à fesses rouges et sautaient dans la rivière.

Cette mode prit l'envergure d'un véritable phénomène culturel, générant de nouvelles croyances. Une rumeur commençait à se répandre – des esprits maléfiques hantaient la rivière. Pour s'en protéger, il fallait porter un maillot de bain rouge, car les petits démons aquatiques craignaient cette couleur. L'explication était simple ; ce bout de tissu rouge était le feu qui éclairait le lit obscur de la rivière pour en débusquer les esprits ; tous ces petits maillots rouges étaient autant de soleils brûlants qui illuminaient la rivière pour en faire fuir les démons.

La campagne chinoise des années 1960 et 1970 était plongée dans l'ignorance à un point que vous ne pouvez imaginer.

L'ignorance n'est pas effrayante en soi. Ce qui est dangereux, c'est son instrumentalisation pour dominer le monde et les hommes.

Notre mode n'a pas duré très longtemps. Comme tout le reste, elle a été laminée par une

force destructrice : la Révolution culturelle. Le directeur de l'école tomba à la renverse lorsqu'il découvrit le secret des maillots de bain. Comment ces sales gosses pouvaient-ils couvrir leur quéquette avec les petits foulards des pionniers ! Mince alors ! En voilà une affaire ! Le petit foulard, c'est tout de même un bout de notre drapeau rougi du sang des martyrs de la révolution. Le mélanger avec un zizi, ce n'était pas convenable.

« Inspection ! Que le coupable se dénonce ! »

Il fut impossible d'établir la vérité et de désigner un coupable. Tout le monde disait avoir imité quelqu'un d'autre. C'était une affaire inextricable. Il aurait fallu punir tous les enfants du village.

La raison politique glisse sur les enfants. Ils restent insensibles aux grands discours. On ne peut pas les attraper. Le ciel les protège.

Même le plus brutal des systèmes a ses failles. Amen ! Amithaba ! Amituofu⁷ !

Poches

J'étais déjà adulte quand j'ai vu pour la première fois des soldats américains dans un film de guerre d'Hollywood. Fasciné par le nombre de poches, je suis tombé amoureux de leurs tenues de camouflage. Sur les épaules, sur les manches, sur le col, sur les cuisses, sur les mollets, des poches partout. J'en étais dingue. Je rêvais d'en avoir autant. Un corps couvert de poches, ce n'est

pas seulement le triomphe de l'utilitaire, c'est aussi le triomphe de l'imagination et de la puissance économique.

Les garçons attachaient beaucoup d'importance à leurs poches, encore plus précieuses en ces temps d'extrême pauvreté. Avec le système de rationnement, l'attribution de la quantité de tissu par an et par personne était très limitée et strictement réglementée par l'Etat. Sans un coupon, impossible de se procurer le moindre millimètre de tissu.

Pauvres, les hommes font preuve de créativité. Dans mon enfance, les femmes étaient de véritables génies de l'économie. On flottait dans les habits neufs, toujours trop grands, portés jusqu'à ce qu'ils soient beaucoup trop petits. Pour économiser le tissu, nos chemises étaient dépourvues de poches et nos pantalons n'en avaient qu'une seule.

C'était un vrai problème pour les enfants ; ils avaient besoin d'y glisser toutes sortes de bricoles : lance-pierres, cailloux, boules de ginkgo, petits bouts de papier, toupies... Notre unique petite poche était remplie de cochonneries, à nos yeux de véritables trésors.

Maître de mes poches, le lance-pierre était mon jeu préféré et j'étais le plus fort du village. Le mien était remarquable, un véritable char d'assaut. Il n'était pas fabriqué comme la plupart avec un cordon de cuir en guise d'élastique ; il était en avance sur son époque. Je vais vous expliquer pourquoi.

Ma mère était très amie avec la femme médecin du village. L'élasticité du petit tuyau jaune pisseux qu'elle utilisait pour les perfusions le rendait à mes yeux exceptionnel. Il aurait permis des tirs de très longue portée. J'avais pensé le voler puis vite abandonné l'idée, de peur d'être découvert.

J'avais imploré la complicité de ma mère pour qu'elle demande à son amie de lui en donner un. Elle s'était retrouvée bien embarrassée. Il n'y en avait que trois au dispensaire du village et ils servaient tout le temps, ils étaient très précieux. Entre deux utilisations, ils étaient « stérilisés », en fait trempés dans l'alcool chauffé d'une lampe, alors qu'il ne fallait surtout pas. Le tube se fendillait rapidement et perdait son élasticité. Les petites fissures s'agrandissaient et finissaient par être fatales. Il me fallait donc un tuyau tout neuf. Ce n'était pas simple de s'en procurer. L'amie de ma mère lui avait promis d'essayer la prochaine fois qu'elle se rendrait à la commune populaire.

Encore aujourd'hui, j'ai horreur d'attendre. J'ai passé mon enfance dans les tourments de l'attente. Il fallait attendre pour tout. Attendre pour manger de la viande, attendre pour voir un film, attendre pendant les visites à la famille, attendre pendant les grandes réunions politiques. J'ai passé mon enfance et mon adolescence à attendre. Voilà pourquoi elles m'ont paru si longues. La plupart du temps, l'attente ne débouchait sur rien. Les déceptions successives m'ont donné une capacité

d'endurance incomparable. L'attente et la déception m'ont construit. Le vide créé par l'attente est comblé par l'intensité de la vie intérieure.

Un jour arriva où ma mère rentra à la maison avec un mystérieux sourire, les yeux perdus dans le vague. Moi seul en compris la raison. J'ai aimé à la folie ce sourire, lié à une promesse ancienne, à une attente désespérée. J'étais ému aux larmes. Ce fut l'une des rares fois où, malgré la détresse dans laquelle nous vivions, ma patience fut récompensée. Ce sourire, que j'ai parfois revu sur son visage, m'a toujours bouleversé.

Ma mère me remit le tuyau. J'allais enfin avoir un lance-pierre d'exception, en avance sur son temps. Je me rendis fièrement chez le menuisier pour qu'il me taille une branche de mûrier, bois souple et résistant, parfaitement adapté aux tirs. C'était l'été et la nature m'offrait d'innombrables munitions. Les margousiers regorgeaient de fruits qui pendaient aux branches ; leur taille était parfaite, ils étaient bien ronds, lourds et charnus.

Pour m'entraîner à viser, j'avais mis au point une méthode rigoureuse. Je dessinais des cercles de plus en plus petits sur le tableau noir et je m'exerçais à en viser le centre avec de petits bouts de craie que j'avais volés à mes parents. J'ai toujours été obsédé par la maîtrise du geste et de la technique. Dans tous les sports que j'ai plus tard pratiqués, c'est avec la même rigueur que je me suis entraîné. Peut-être est-ce mes professeurs de

parents qui m'ont transmis ce goût de l'apprentissage méthodique. J'ai une âme d'instructeur. Je devins un excellent tireur et le cauchemar des oiseaux du village.

En 1984, aux Jeux olympiques de Los Angeles, la Chine a remporté sa première médaille d'or de l'histoire avec Xu Haifeng au tir au pistolet. Enfant, ce petit vendeur de l'Anhui était fou de lance-pierres et passait son temps à viser les oiseaux. Il était devenu un génie du tir en amoncelant des piles de cadavres de moineaux. J'avais vingt ans l'année où il a remporté sa médaille. Cet été-là, tout le monde s'est mis à parler de lance-pierres, ce jeu de gamins insignifiant. J'étais calme et heureux. Une page de l'histoire se tournait, une nouvelle ère s'ouvrait. Le lance-pierre a joué un rôle important dans cette transition. Les sociologues ne partageront pas mon analyse, mais le lance-pierre fut un jalon important de notre histoire, de la mienne du moins. Le pistolet à air comprimé de Xu Haifeng a mis fin à l'ère du lance-pierre tout en le célébrant une dernière fois. Une nouvelle page d'histoire s'est ouverte.

J'étais heureux avec mon lance-pierre mais mon unique poche limitait mes exploits. J'épuisais en un rien de temps mes réserves de fruits de margousiers. De surcroît, comme je tirais avec la main gauche, l'emplacement de la poche du côté droit n'était pas du tout pratique pour attraper rapidement les munitions. J'étais un vaillant soldat

mais des conditions défavorables entravaient mes ardeurs. J'aurais tellement voulu avoir plusieurs poches. Je les aurais toutes remplies de fruits de margousiers ; cheveux au vent, je serais parti au combat, le corps gonflé de poches pleines de munitions ; les nuages noirs s'amoncelleraient capricieusement et moi, je sourirais, les yeux mi-clos, la tête haute, le regard tourné vers le ciel où tournoieraient les oiseaux et je lèverais lentement le bras dans leur direction – enfant de la Chine rouge, tels étaient mes fantasmes d'héroïsme lyrique sortis tout droit des images de propagande. Chez les pauvres, les rêves tournent vite au ridicule. Avec mes vêtements rapiécés et mon unique poche, je ressemblais plus à un petit mendiant qu'à un héros de la révolution.

Chaussettes

Il y a quarante ans, dans un village chinois, mettre des chaussettes pour aller à l'école était un luxe aussi arrogant que de s'y rendre aujourd'hui en Porsche.

Porter des chaussettes était une grande affaire. Ecrire à ce sujet l'est donc aussi. Pour l'aborder, il faut se plier à certaines conventions du récit épique et vous donner, comme tout auteur sérieux, quelques éléments de contexte.

En 1957, mon père fut étiqueté droitiste. L'année 1957⁸ fut particulièrement intéressante